

IMPRESSIONS DE VOYAGE

Le Grand bain

Arrivée à l'aéroport de Delhi à 2 heures du matin, après 8 heures d'un vol sans histoire, premier contact avec un air chaud et poisseux, recherche du bus sur un parking en terre battue, occupé par des chiens lymphatiques. Curiosité locale, ils sont deux dans la cabine de conduite de l'autocar : le pilote est accompagné d'un co-pilote, assis sur un strapontin à sa gauche car le volant est à droite : 200 ans d'administration britannique oblige.

Des rues sans trottoir, des ruelles transversales sombres et peu engageantes, des chiens furetant dans des sacs poubelles éventrés, des ordures omniprésentes, des gens émergeant de tas de cartons disposés dans les allées et d'autres endormis sur des lits en fer parfois recouverts d'une moustiquaire, les voyageurs se demandent où ils sont tombés. Un auditeur tente, sans y parvenir, de rassurer le groupe en montrant sur son téléphone que l'hôtel est tout proche. Finalement, l'accompagnatrice le trouve à la lueur de son smartphone.

Et s'ils n'étaient pas si pressés de se coucher, les auditeurs, auraient pu se demander si l'objet de leur mission était bien approprié : « *Etude de l'impact du développement de l'économie numérique sur le social en Inde* »

Premières impressions

Dimanche matin, l'endroit est métamorphosé. Un marché permanent est situé à proximité de l'hôtel. Les hommes font les courses et tiennent les commerces, se promènent seuls ou à plusieurs, parfois même en se tenant la main. Heureusement, habillées de saris aux couleurs vives, quelques femmes, contribuent à mettre un peu de charme dans cette agitation. Il n'est pas recommandé pour un couple même marié d'échanger des gestes de tendresse en public, ce serait considéré comme très impudique, par contre il est fréquent que deux personnes du même sexe se promènent en se tenant par la main, le bras ou même enlacés, sans attirer de regard et pourtant l'Inde n'est pas particulièrement « *gay friendly* ».



Plus tard, les auditeurs se déchaussent et se couvrent la tête d'un tissu orange au temple Sikh Gurwara et se rendent aux abords d'un vaste bassin peu profond où des hommes en pagne et turban font leurs ablutions. Les femmes peuvent aussi se tremper mais à l'abri des regards dans une petite cabane sur l'eau, entourée de moucharabieh, et toutes les tentatives pour convaincre une auditrice de s'y purifier et témoigner de ce qui s'y passe sont malheureusement restées vaines...Après le pas-

sage dans une gigantesque salle de prière au sol recouvert de moquette verte, les auditeurs se rendent, toujours pieds nus et enturbannés, aux cuisines, partie connexe du temple. Là, une armée de fidèles prépare des légumes en quantité, des naans à cadence rapide, remuent avec de grandes cuillères une soupe dans d'immenses chaudrons chauffés à feu vif, pour pouvoir délivrer des milliers de repas à tous ceux qui savent que l'on peut déjeuner ici, gratuitement, le dimanche midi. Une foule d'Indiens, hommes, femmes et enfants, de Sikhs, de touristes, sont alignés assis en tailleur côte à côte dans la grande salle à manger où ils sont servis par les bénévoles faisant des va-et-vient dans les rangées.

La pollution et la circulation

Alors qu'à Paris, par cette froide et humide soirée de Toussaint la visibilité est réduite à 14 km, ce même jour à Delhi par beau temps, l'horizon n'est qu'à 2 km. En effet, le taux de micro particules, celles qui sont les plus dangereuses et qui valent en France, à partir de 40 microgrammes par m³ d'air, le déclenchement de la circulation alternée, à Delhi, le niveau apocalyptique de 360 mg ne ralentit nullement l'agitation et la circulation infernale de la capitale. D'après les spécialistes consultés, ces microparticules proviennent des brulis pratiqués sur les champs environnant la mégapole. Elles stagnent et s'accumulent au dessus de la ville à cause de l'absence de vent et de pluie pendant l'automne. Mais nous soupçonnons l'intense circulation automobile d'un parc de véhicules majoritairement du siècle dernier d'en être aussi responsable. Le pire reste encore à venir nous dit on, puisque les pics de pollution sont atteints à Delhi mi décembre, ce qui nous vaut de partir soulagés vers la ville de Bangalore, réputée pour avoir une atmosphère plus agréable, ainsi décrite par Winston Churchill en 1898 : *« Bangalore qui est situé à près de 1000 m au dessus du niveau de la mer jouit d'un climat excellent. Des fleurs à profusion, des arbustes et des plantes grimpantes s'épanouissent en un superbe jaillissement. Des papillons éclatants dansent dans le soleil et des bayadères au clair de lune. »*

Les auditeurs ont bien regretté les fleurs et les papillons... Cette ville de plus de 12 millions d'habitants à 3 heures et demi d'avion au sud de Delhi, est la capitale du Karnataka, un des 29 états de la fédération Indienne, aussi grand et peuplé que la France. Elle est au centre de la « Silicon Valley » indienne et si ce nom évoquait des visions idylliques d'un paradis californien à certains d'entre nous, ils ont vite déchanté devant les déchets en plastique omniprésents dans les rues, les trottoirs défoncés et jamais réparés et la circulation bruyante et infernale... Que cela soit à Delhi ou à Bangalore, les distances ne s'apprécient pas en kilomètres mais en heures de transport. La circulation est extrêmement dense, sans véritable infrastructure pour les transports publics. Les bus antédiluviens où les hommes et les femmes sont séparés par le couloir quand il y a de la place, sont bondés. Des véhicules motorisés en tout genre, bus, voitures, rickshaws et deux roues frôlent les piétons obligés eux aussi de marcher sur la chaussée, vu l'état des trottoirs, dans un nuage de gaz d'échappement et une symphonie de klaxons.

Les castes

Probablement très fier d'appartenir à la plus haute caste, notre guide Brahmane n'est pourtant pas prêtre. Seuls dix pour cent d'entre eux le sont encore. Il nous explique ce système qui s'organise depuis le sommet : les Brahmanes, prêtres et érudits, et donc qui peuvent exercer la profession de guide, et au bas de l'échelle, ceux qui sont chargés des tâches « impures ». En parcourant le marché de Mysore et en ne voyant que des hommes faire des bouquets ou tresser des colliers de fleurs pour les offrandes, nous avons appris que les femmes ne sont pas autorisées à le faire car elles sont impures, au moins quelques jours par mois...

Mais rien n'est simple, car l'Inde est un vaste continent où les particularités géographiques, ethniques, religieuses et sociales, complexifient beaucoup cette vision réductrice de quatre castes bien différenciées que le guide a voulu expliquer aux auditeurs. Toutefois, il semble très difficile d'échapper au système car le patronyme familial est déterminant et même des personnalités d'un niveau culturel et social élevé, tel le syndicaliste chez IBM Karthik Shekhar dont nous avons rencontré la famille un soir à Mysore, semble très respectueux de cette hiérarchie sociale pourtant abolie depuis plus de 60 ans.

En conclusion

Les auditeurs ont tenté de rassembler les impressions de leur court voyage en Inde lors de leur dernière soirée avant de reprendre l'avion pour Paris. Ils ont noté, d'un côté, la pollution, la foule, les ordures dans les rues, les difficultés de circulation, la construction de maisons dans les villes et campagnes sans véritable plan directeur, la disproportion hommes femmes dans les rues, les infrastructures insuffisantes ou délabrées et, de l'autre, l'allure des femmes et la couleur de leurs saris, la beauté des monuments, le calme des jardins, la gentillesse des touristes indiens avec les auditeurs et leur propension à se faire photographier avec eux, l'enthousiasme des jeunes développeurs du numérique à Bangalore qui reviennent des USA ou de France pour entreprendre dans leur pays, l'engagement du responsable du marketing de Décathlon et la fierté du directeur de Big Basket, les initiatives réussies des femmes de SEWA qui se sont émancipées des contraintes énormes de castes et de position sociale et les engagements courageux des syndicalistes.

Finalement, plutôt que de retenir une image d'un pays qui fonce à toute vitesse dans un brouillard de pollution, le mot de la fin pourrait être aussi celui du début prononcé par la directrice de Business France : « *En Inde, ce n'est pas compliqué, c'est complexe et il y a beaucoup de monde...* ».

Philippe Jaeger (26^{ème})

